

LOUISE BODIN : L'ITINÉRAIRE D'UNE PACIFISTE

Colette Cosnier

in Évelyne Morin-Rotureau , *Combats de femmes 1914-1918*

Autrement | *Mémoires/Histoire*

2004

pages 83 à 97

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/combats-de-femmes-1914-1918---page-83.htm>

Pour citer cet article :

Cosnier Colette, « Louise bodin : l'itinéraire d'une pacifiste », *in* Évelyne Morin-Rotureau , *Combats de femmes 1914-1918*
Autrement « Mémoires/Histoire », 2004 p. 83-97.

Distribution électronique Cairn.info pour Autrement.

© Autrement. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

2. Résister pourtant !

LOUISE BODIN : L'ITINÉRAIRE D'UNE PACIFISTE

Colette Cosnier

Être pacifiste en temps de guerre demande du courage, de l'inconscience et de l'énergie. Le pacifiste est pour la paix, donc contre la guerre, de là à dire qu'il n'a que de bons sentiments à l'égard de l'adversaire, qu'il est un défaitiste, un collaborateur ou, pire, un traître, il n'y a qu'un pas. Être femme et pacifiste pendant la Grande Guerre relève de l'impensable : c'est prendre une position politique et rompre avec toute une tradition d'éducation ; c'est oublier la leçon des livres de classe, des traités de morale, exaltant le patriotisme, célébrant le rôle des femmes qui soignent les blessés. Ainsi Marguerite de Witt-Schlumberger, présidente de l'Union française pour le suffrage des femmes (UFSF), déclarait-elle : « Toute femme qui, à l'heure présente, ébranlerait chez l'homme le sens du devoir envers la Patrie serait une criminelle. » Pourtant, dès 1914, et surtout à partir de 1915, des féministes refusèrent la guerre. Il sera question ici de l'une d'elles, une écrivaine, Louise Bodin, née à Paris en 1877, morte à Rennes en 1929, et qui fut successivement ou simultanément suffragiste, féministe, socialiste, communiste et sympathisante trotskiste.

Retracer l'itinéraire de Louise Bodin¹ consistera à montrer comment la guerre a suscité chez elle une prise de conscience et

1. Voir Colette Cosnier, *La Bolchevique aux bijoux, Louise Bodin*, Paris, Pierre Horay, 1988.

l'a obligée à s'engager en tant que journaliste dans un mouvement international : elle a écrit près de cinq cents articles dans *La France*, *La Voix des femmes*, *L'Humanité*, *La Pensée bretonne*, *L'Internationale*, etc.².

Des « jardins de l'art » à l'engagement pacifiste

En 1914, Louise Bodin mène une paisible vie provinciale entre famille et écriture. Elle a trente-sept ans. Après des études de lettres, elle a épousé un médecin, professeur à l'école de médecine de Rennes, elle a eu trois enfants. Elle préside le groupe local de l'UFSF et publie dans un hebdomadaire des articles inspirés par un aimable féminisme : critique littéraire, prise de position sur les lycées de filles, la littérature féminine, les suffragettes, etc. Elle vit heureuse dans cette société bourgeoise où ses ambitions littéraires sont relativement bien perçues, car, dit-elle, « on provoque un mouvement de curiosité parce qu'on est une femme et que les femmes de lettres sont encore une espèce rare en province³ ». En 1920, elle répondra ainsi à son fils qui s'étonnait qu'elle n'ait pas suivi la voie qui s'ouvrait à elle avec *Les Petites Provinciales*, son premier livre publié en juin 1914 :

Si tu les as lues attentivement, tu as dû y voir en puissance tout ce que j'ai donné depuis : l'apostolat et le combat. Il n'était pas dans ma nature de me borner à la littérature pure. Sans la guerre, j'aurais fait de la critique. La guerre m'a orientée socialement, sans que j'aie cessé pour cela d'être une lettrée. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il fût possible à un artiste vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire ayant les racines dans le peuple, de rester au-dessus de la mêlée ; non seulement cela n'était pas possible, mais il aurait manqué à sa mission [...].

2. Certains ont été rassemblés dans *Les Petites Provinciales* (Crès, 1914), *En Bretagne* (Les Cahiers bretons, 1918), *Les Quatre Princesses errantes* (La Forge, 1919), *Au pays des repopulateurs* (Société mutuelle d'édition, 1920), *La Syphilis* (id., 1920).

3. Louise Bodin, *Les Petites Provinciales*, op. cit.

Et puis je crois bien qu'on n'accomplit jamais que ce pour quoi on était fait. Des êtres comme Romain Rolland, Zola, etc., ont une œuvre littéraire avant la lutte qui les a pris, la lutte pour des idées sans lesquelles il n'est pas d'humanité possible, mais ils ont eu la chance que les événements qui les ont emportés ne se soient produits que lors de leur cinquantième année. Je n'avais eu que le temps des *Petites Provinciales* lorsque la guerre a éclaté. Il était impossible que je reste impassible dans les jardins de l'art à côté d'une chose pareille.

D'un côté, donc, la « littérature pure », les « jardins de l'art » : une vie bourgeoise et heureuse ; de l'autre, « l'apostolat et le combat », la « mission », la « lutte » : l'horreur, l'indicible.

L'angoisse s'est emparée de Rennes, comme de toutes les autres villes, dès que le tocsin a sonné. Les hommes partent, les femmes restent. C'est soudain la solitude pour ces dernières, qui ne comprennent pas, qui ne votent pas, ne font pas de politique, ne lisent pas les journaux.

Le Dr Bodin est parti le 28 août en tant que médecin-chef aux armées. Dès que des blessés sont envoyés à Rennes, Louise Bodin devient infirmière-major à l'hôpital installé dans le lycée. Son mari note dans son journal intime : « Elle y est aimée et appréciée [...] elle a surmonté tous les dégoûts et toutes les défaillances pour faire bien ce qu'il fallait. »

« Faire bien ce qu'il fallait »... oui, mais n'est-ce pas se résigner, accepter la guerre comme une chose inévitable, faire ce que font toutes les autres femmes ? Un journal local, *Le Nouvelliste*, note le 2 avril 1915 : « Il n'y a point d'œuvres serviles et le travail ennoblit les femmes françaises aux mains abîmées. » Il les ennoblit peut-être, mais on continue toujours à les prendre pour des créatures inférieures et irresponsables. Le même quotidien, le 18 juillet, constatant que des femmes remplacent les employés du tramway, exprime ses craintes : « Souhaitons que leur prudence, leur attention et leur sang-froid ne soient pas trop souvent pris en défaut. »

Pour Louise Bodin, il y a une autre façon de « faire ce qu'il faut ». Avant la guerre, elle écrivait, elle va écrire de nouveau, mais ce ne sera pas des articles comme ceux que Colette donnera au journal *Le Matin*, célébrant les vertus traditionnelles des femmes et incitant celles-ci à se résigner, à « faire avec⁴ ».

Louise Bodin est allée voir son mari près du front, à Rennes elle a soigné des blessés : elle a donc *vu* la guerre, cette guerre qui tue les jeunes hommes. Elle veut lui dire non : non à la résignation des femmes, non à la propagande imbécile et cocardière qui réclame qu'on débaptise les roses du jardin public ayant un « nom boche » et qui proclame qu'à sa prochaine séance « le cinéma Pathé sera pris d'assaut comme Les Épargés ».

Bien entendu, écrire ce qu'elle veut écrire, ce qu'elle doit écrire, sera impossible à Rennes. Et Louise Bodin se tait jusqu'en 1917. A-t-elle eu connaissance des quelques voix isolées qui se sont élevées dès 1914 ? Qu'a-t-elle pensé de l'*Appel aux femmes socialistes* lancé par Clara Zetkin et diffusé en janvier 1915 par Louise Saumoneau, qui fonde ensuite le Comité d'action féminine socialiste pour la paix contre le chauvinisme ? L'a-t-elle même lu ? Comment a-t-elle eu connaissance du Congrès international des femmes pour la paix qui s'ouvre le 28 avril 1915 à La Haye et qui rassemble des militantes de plusieurs pays, sauf de France ? Impossible de le dire, faute de documents. Comment va-t-elle adhérer à la section française du Comité international des femmes pour une paix permanente, né du Congrès, qui se réunit chez la militante Gabrielle Duchêne et qui sera appelé le Comité de la rue Fondary ? Pas très nombreuses, elles sont socialistes, féministes, comme l'institutrice Marthe Bigot, l'écrivaine Marcelle Cappy, la militante à la Ligue des droits de l'homme Jeanne Halbwachs, Madeleine Rolland, sœur de l'écrivain Romain Rolland, l'auteur de l'appel à toutes les femmes, *À l'Antigone éternelle*.

4. Voir Colette, *La Chambre éclairée* et *Les Heures longues*.



Comité de la rue Fondary : Louise Bodin, Madeleine Rolland (sœur de Romain Rolland) et Gabrielle Duchêne

À Berne, en mars 1915, les femmes socialistes organisent une conférence pacifiste qui est désavouée par l'Internationale. Une seule Française est présente, Louise Saumoneau. Elle est emprisonnée à son retour, de même que Clara Zetkin et Rosa Luxemburg en Allemagne. En mai 1915, 1 000 femmes de douze pays se réunissent à La Haye. Les Françaises envoient un message de sympathie et créent, 32, rue Fondary à Paris, une section du Comité international des femmes pour une paix permanente, qui a vu le jour à La Haye. En mai 1919, le CIFFP devient la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté, qui existe toujours. Sa première présidente est l'Américaine Jane Addams, qui obtiendra le prix Nobel en 1931.

Le 25 novembre 1916, dans un quotidien parisien, un petit journal radical, *La France*, qui, selon elle, « est très peu répandu et à peine en vente », Louise Bodin publie son premier article : « *Eli, Eli, lama sabachtani !* » (« Seigneur, ayez pitié de nous ! »). Elle n'est pas croyante, mais cet appel du Christ mourant vient spontanément sous sa plume pour traduire tout le désespoir et la douleur du monde devant la guerre. En janvier 1917, elle commence aussi à collaborer aux *Hommes du jour*, « le dernier journal libre à Paris » selon Romain Rolland, où écrivent déjà Séverine et Marcelle Capy, qui vient de publier non sans mal *Une voix de femme dans la mêlée*. Louise Bodin dit sa compassion pour toutes celles qui souffrent, sa pitié pour les épouses, les mères, les blessés... d'où les titres de ses premiers articles, « Le sexe faible », « La mort des jeunes femmes », « L'hôpital militaire »... Son pacifisme ne semble pas correspondre d'abord à une démarche idéologique : même si cet argument peut sembler bien réducteur, elle pense, elle agit en femme dont le mari risque sa vie, dont le fils partira bientôt. Elle s'adresse ainsi aux généraux et autres chefs de guerre : « Ô hommes ! Pourquoi ne voulez-vous pas entendre les cris et les sanglots des femmes⁵ ? »

L'intérêt de ses articles est de présenter concrètement la vie quotidienne d'une ville de province. Rien d'abstrait, au contraire : un rapide portrait, l'évocation de femmes rencontrées dans l'escalier d'un immeuble rennais, devant la mairie où est affiché tous les soirs le bulletin donnant les dernières nouvelles du front, à l'hôpital près du lit d'un blessé, dans la rue qui mène à l'arsenal. Apparaissent ainsi les conductrices de tramway, la marchande de journaux qui tous les jours, à trois heures du matin, charge sa bicyclette des éditions de Paris, la jeune veuve d'un capitaine qui cherche en vain du travail, l'ouvrière qui se perd dans des démarches pour avoir sa carte de pain, les munitionnettes de l'arsenal... Mais la journaliste n'en reste pas à cette apparence anecdotique.

5. « Le Suffren », *La France*, 15 décembre 1916.

Voici la conclusion de « La mort des jeunes femmes » :

Maudite soit la guerre qui permet de telles atrocités ! Maudite soit la guerre qui rend la mort plus effroyable en séparant les pères des enfants ! Et maudits soient les mauvais bergers, les mauvais conducteurs de peuples qui alourdissent de toutes leurs ambitions, de toute leur tyrannie féroce, le poids de la misère humaine⁶ !

Voici la fin de « Deux femmes » :

Oh ! ces larmes qui sourdent comme une nappe souterraine que le tremblement de la voix suffit à faire déborder, les hommes n'auront donc pas enfin le remords de ces larmes-là ! Époux, vous n'aimez pas vos épouses ; pères, vous n'aimez pas vos filles ! Fils, vous n'aimez pas vos mères ! Hommes, vous n'aimez pas les femmes ! Depuis des millénaires, les souffrances de leur chair et de leur âme vous sont indifférentes⁷.

Louise Bodin n'est pas que pitié et compassion. Elle peut décocher certains coups de griffe impitoyables, par exemple contre Théodore Botrel, qui a troqué son inspiration folklorique contre une inspiration cocardière. Pragmatique, elle sait bien que les femmes ne peuvent pas arrêter la guerre. Qu'au moins elles fassent en sorte de détruire l'esprit belliciste dans les générations à venir, qu'elles cessent d'acheter à leurs enfants ces panoplies de petits soldats dont regorgent les vitrines avant Noël :

On dit que la plupart des femmes sont ravies de voir leurs enfants jouer avec tous les instruments de guerre et faire à domicile la guerre en miniature. C'est donc par l'éducation des femmes qu'il faudra commencer et ce sera long. Toutes les femmes ne devraient-elles pas comprendre que c'est un sacrilège de mettre entre les mains de leurs petits un seul de ces jouets barbares et caricaturaux du grand drame de douleur et de mort⁸ ?

6. In *Les Hommes du jour*, 17 février 1917.

7. *Ibid.*, 9 novembre 1917.

8. « À propos de jouets », *La France*, 31 décembre 1917.

Qu'elles s'unissent... ! Et Louise Bodin s'étonne que toutes les femmes ne se soient pas solidarisées en 1917 avec les midi-nettes en grève :

C'est la femme qui est le plus dangereux adversaire du féminisme. Complice de l'homme par ignorance, par timidité ou par routine, ce qui est remédiable, mais aussi par calcul, par coquetterie, par paresse, par jalousie aussi⁹...

La Voix des femmes : un hebdomadaire pacifiste

Elle n'en restera pas à sa collaboration à *La France* ou aux *Hommes du jour*. D'ailleurs, le tirage de ces journaux est bien faible, et ils ne s'adressent pas spécifiquement à des lectrices.

Le 31 octobre 1917 – l'année du Chemin des Dames, où 100 000 soldats français sont morts en deux jours et où ont commencé les mutineries –, un groupe de femmes et d'hommes, pacifistes et d'extrême gauche, lance un hebdomadaire, *La Voix des femmes*. La directrice est Colette Reynaud, la rédactrice en chef Louise Bodin, les collaborateurs seront Séverine, Marthe Bigot, Hélène Brion, Madeleine Pelletier, Henri Barbusse, Georges Pioch, Jean Longuet, Marcel Cachin, Boris Souvarine...

La Voix des femmes se revendique « politique, sociale, scientifique, artistique ». Elle ne se dit pas ouvertement « pacifiste », ce qui serait la meilleure façon de se supprimer... La première page de ce premier numéro, sous le sous-titre « Groupons-nous et demain », est ornée d'une gravure sur bois représentant une femme qui brandit un journal avec ce commentaire : « Impôts, sacrifices, devoirs. Mais nos Droits !... » Dans la même ligne d'idées, se présente le programme :

La femme étant la plus faible, elle doit devenir forte et travailler non en dehors de l'homme mais en communion

9. « La femme est une louve pour la femme », *La France*, 3 juin 1917.

d'idées avec lui, aucun être ne parvenant à s'élever que s'il accomplit l'effort nécessaire. Elle doit donc faire tout ce qui convient à sa propre émancipation. L'homme a une presse quotidienne qui gouverne le monde. Il est le maître des parlements, des tribunaux, des assemblées. L'organisation sociale ainsi qu'économique est entre ses mains [...].

Notre organe sera non un organe de doctrine, mais un organe de défense et de lutte.

Cette voix des femmes crie contre la guerre, et pour cela elle est souvent étouffée. Elle est au nombre des publications dont la lecture est interdite dans l'armée, elle est censurée sans relâche, aussi ses pages ressemblent-elles, comme le dira Séverine, à de la « dentelle sur un drap de mariée », et Louise Bodin se présentera un jour, sur un ton caustique, comme la « femme bâillonnée ». Il ne lui suffit pas de se faire l'interprète du désespoir des femmes, elle veut les inciter à agir pour transformer le monde : « C'est la guerre qu'il faut combattre [...] chaque guerre nous fait faire un pas de plusieurs siècles en arrière. »

Dénoncer la guerre, c'est aussi la traquer dans ses conséquences quotidiennes les plus lamentables. Aussi, elle interpelle les femmes du monde, ces bourgeoises Rennaises qui médissent des munitionnettes :

Vous n'avez donc pas vu le visage flétri, précocement vieilli de la plupart des femmes qui entrent à l'arsenal ou qui en sortent, et leur expression de lassitude ? Vous n'avez pas vu leurs bottines usées, leurs jupes et leurs corsages rapiécés, et le seul châle de laine qui couvre leurs épaules par les plus grands froids ? Vous ne vous êtes donc jamais informées de leurs salaires réels¹⁰ ?

Louise Bodin possède au plus haut point le courage du pacifisme qui consiste à dépasser la haine. Réalise-t-on ce qu'il faut

10. « Voyons, mesdames », *La Voix des femmes*, 5 décembre 1917.

d'audace pour publier le 1^{er} mars 1917 un article intitulé « Dieu est l'amour », où elle rend compte d'un concert consacré à des mélodies de Beethoven : « Le plus grand génie de l'Allemagne et du monde n'est pas un génie de guerre et de destruction, c'est un génie d'amour et de bonté. »

Pour elle, socialisme, suffragisme et pacifisme sont nécessairement liés au féminisme, « cette force irrésistible qui jaillit de la foule féminine comme la moisson jaillit de la terre, force créatrice d'indépendance, d'affranchissement, de liberté : le féminisme, force pacificatrice ». Encore plus qu'avant guerre elle ne cesse de réclamer le droit de vote et fait voler en éclats les arguments de ses adversaires : « Nous sommes faites pour être épouses et mères, dites-vous [...]. Nous sommes épouses : nous ne voulons pas être veuves par troupeaux. Nous sommes mères : nous ne voulons pas qu'on nous tue nos enfants¹¹. »

D'article en article revient une supplication de plus en plus désespérée : que les femmes s'unissent, qu'elles comprennent « la nécessité de se grouper, de s'unir, de se syndiquer » !

Vers l'Internationale des femmes

Le 20 mars 1918, c'est la Journée des femmes, célébrée par celles de l'Internationale socialiste. Malheureusement, il ne s'agit pas de la journée de *toutes* les femmes. Louise Bodin le déplore : les femmes ont besoin d'apprendre la solidarité, « le courage des opinions qui sont secrètement en elles et qu'elles n'osent pas exprimer par timidité, par routine, par résignation à la servitude ou par ignorance » :

[Mais] de tous côtés, le mouvement féministe s'accroît et s'amplifie. Poussés par l'opinion mondiale car la question agite le monde entier [...] les Français se préoccupent enfin de

11. « Épouses et mères », *La France*, 29 juin 1917.

donner aux Françaises un embryon de droits politiques. [...] Nous envions pour les femmes plus d'indépendance, plus d'audace dans la pensée, plus de courage civil¹².

Ce sont bien ces valeurs-là qui l'animent et qui la font aller toujours plus loin. Elle espère en l'Amérique du président Wilson, elle croit discerner là « ce grand souffle du large qui vient assainir et purifier le ciel obscur, l'atmosphère sanglante de notre pauvre Europe en lambeaux », et elle place toute sa foi en un avenir de paix dont la Société des Nations se porterait garante. Elle accueille avec un enthousiasme délirant l'annonce de l'abdication du tsar en mars 1917 :

Mais réjouissons-nous donc en France ! Ce sont les idées françaises qui lèvent après deux siècles, malgré tous les efforts des gouvernements despotiques pour les étouffer ! Malgré toutes les différences inévitables, nous les reconnaissons tous, les grands ancêtres, tous ceux dont notre cerveau est nourri, dont notre cœur palpite, tous ceux que nous avons appris à quinze ans dans le brûlant émerveillement de la jeunesse. Nous les reconnaissons tous, tous ceux de 89 ! Et nous entendons la rumeur, le bruit d'océan formidable de Petrograd, soulevé de l'enthousiasme et du délire qui jadis ont soulevé Paris en des journées immortelles dans l'histoire de l'humanité. Les prisons politiques assiégées et ouvertes et la proclamation du gouvernement au peuple, lui promettant la Liberté ! Mais réjouissons-nous donc en France ! Qu'on nous laisse nous réjouir dans la minute présente¹³ !

Vision romantique de la révolution : Louise Bodin dit là sa passion pour la Russie éternelle, celle de Tolstoï ou de Pouchkine, mais bientôt ce sera celle de Lénine...

Enfin, c'est la paix. Mais ce n'est pas la démobilisation, des jours sombres suivent le traité de Versailles, séquelles de la

12. « La journée des femmes », *La Voix des femmes*, 20 mars 1918.

13. « Le communiqué du 16 mars », *La Pensée bretonne*, 15 avril 1917.

guerre, misère en Europe, grèves, famine. Pour Louise Bodin, vivre dans la paix, c'est lutter plus que jamais pour faire triompher le pacifisme.

Elle multiplie les appels en faveur de l'Internationale des femmes, elle a publié les manifestes de Clara Zetkin, d'Elle Kay, de Selma Lagerlöf, de Florence Underwood. D'autres appels aussi pour venir au secours des enfants d'Europe : 600 000 enfants qui manquent de lait, de vêtements, qui souffrent de tuberculose et de rachitisme. Avec Séverine, Marthe Bigot, Fanny Clar, Madeleine et Romain Rolland, elle recueille des témoignages, lance des actions. Romain Rolland lui transmet des lettres de Stefan Zweig ou d'amis suisses qui racontent qu'en Autriche on meurt du *Hungertyphus* (le typhus de la faim) et que « les femmes ne peuvent plus donner la vie aux enfants. Ils meurent avant de naître ». *La Voix des femmes* va insister sur cette atroce suite de la guerre en publiant les témoignages de Yella Hertzka, membre de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté : « La détresse en Autriche », « Ils se suicident à Vienne ». Là encore une souscription est lancée, là encore Louise Bodin en appelle à toutes les femmes : « Vous n'aurez rien fait, vous entendez, rien, si vous ne luttez pas chaque jour, patiemment, obstinément contre la guerre. »

En commentant ainsi la lettre de Clara Zetkin, elle disait : « Je crois qu'il est temps, grand temps que les femmes puissent se réunir et s'unir. Le péril n'est passé ni pour les femmes, ni pour les mères. Je ne puis m'exprimer davantage. Et pour les ouvrières, le péril continue aussi. » L'itinéraire de Louise Bodin prend à nouveau une autre direction : elle voudrait que *La Voix des femmes* soit quotidienne, qu'elle s'affirme comme « un organe de combat économique et politique pour la transformation sociale » : « Avec leurs compagnons de labeur et de misère, les travailleuses françaises tendent les mains aux travailleurs et travailleuses des pays en révolution qui luttent contre la conjuration capitaliste¹⁴. »

14. *La Voix des femmes*, 19 juin 1919.

En cette année 1919, Louise Bodin, en plus de son action sociale – une campagne d’information sur la syphilis, une autre pour susciter l’adoption d’orphelins de guerre –, se multiplie en articles, conférences et débats. Par exemple, en janvier : quatre articles dans *Le Populaire*, deux dans *La France*, quatre dans *La Voix des femmes*, un dans *La Forge*, une réunion publique avec les socialistes d’Ille-et-Vilaine, une conférence sur la question féminine. Elle n’a plus à proposer sa participation à un journal : sa réputation est telle qu’on lui fait des offres. La section du Parti socialiste d’Ille-et-Vilaine est peu importante, on l’y accueille avec joie. À partir du mois de juillet, elle collabore à *L’Humanité*... Et surtout, elle ne cesse de protester, de faire entendre la vérité dans le concert des vérités officielles qui ressassent que tout va très bien. Elle dénonce les camps de concentration où sont internés des étrangers, elle est du côté des mutins de la mer Noire, des révoltés du *Guichen*, qui, avec Charles Tillon, disent non à la guerre. D’où une fois de plus cet appel aux femmes : elles n’auront rien fait « et tout leur féminisme sera vain pour elles et pour leurs enfants s’il n’est pas dirigé clairement, énergiquement, d’abord et avant tout contre le militarisme, père nourricier de la guerre et de tous ses maux ».

Elle participe à des meetings et voudrait que les femmes ne soient plus seulement des lectrices ou des auditrices passives, elle voudrait leur apprendre à parler en public. Cette voix des femmes, il lui semble bien qu’elle dépasse les frontières : des relations se nouent entre Louise Bodin et l’Allemagne, elle reçoit des lettres de femmes dirigeant des journaux féministes.

Enfin, dès octobre 1920, Louise Bodin adhère à la III^e Internationale, avant même que la fédération d’Ille-et-Vilaine s’y rallie, au congrès de Tours. Là encore, il faut parler d’une adhésion spontanée, sentimentale plus qu’idéologique, c’est une marche en avant, c’est la conclusion logique d’un itinéraire. Louise Bodin n’a pas lu Marx. Pour elle, « les communistes sont les fils évolués des communards, comme les révolutionnaires russes sont les fils

évolués des grands anciens de 48 ». Le choix qu'elle fait là s'accompagne de ruptures douloureuses. Elle quitte la rédaction de *La Voix des femmes* : il n'est pas possible d'être à la fois féministe et communiste, quant à être communiste et pacifiste...

Évoquer ici l'action de Louise Bodin au sein du Parti communiste dépasserait le cadre de cet article. Il faudrait souligner toutes les contradictions qui l'épuisent et finiront par la détruire. Deux ans avant sa mort, alors qu'elle est très malade, elle écrit son dernier article, dans lequel elle rompt avec le Parti et affirme sa fidélité à Trotsky. Elle meurt le 3 février 1929. À partir de cette date, une véritable conspiration du silence (famille, ville, parti politique) la fit sombrer dans l'oubli jusqu'à la fin des années 1980... Censure ou amnésie de l'histoire : on ne savait même plus qu'elle fut une des rares journalistes à s'être élevée contre la loi de 1920 dans un article de *L'Humanité* daté du 9 août où s'expriment toute sa violence et sa compassion pour les femmes :

C'est la femme de l'ouvrier, la femme du peuple qu'on veut atteindre. Celle-là restera dans l'ignorance et dans l'impossibilité de limiter le nombre de ses enfants.

Les cabarets sont ouverts pour son homme, mais les cabinets médicaux sont fermés. Elle croupira dans des taudis sans air, sans lumière et sans eau : qu'importe, elle aura des gosses. Elle sera exténuée par les travaux de l'atelier, de la fabrique, du ménage : qu'importe, elle aura des gosses. Elle ira laver à la rivière des charges de linge à tomber sous le poids, elle montera à son sixième des seaux d'eau à lui arracher les bras : qu'importe, elle aura des gosses. Ils mourront tuberculeux, de syphilis héréditaire, dans leurs clapiers et dans des hôpitaux infâmes : qu'importe, elle aura des gosses. On les tuera par millions, pour le Droit et la Civilisation, on les laissera pourrir au baignoire s'ils se révoltent et s'ils deviennent conscients : qu'importe, elle aura des gosses. Si elle en perd six, elle en aura douze. Elle y crèvera, mais elle aura des gosses ! »